

L'AUTRE RÉCIT DE LA GUERRE

PAR RAFFAELLA CALGARO

La maternité traverse des époques et des espaces éloignés et pourtant elle allie, de la même façon, des histoires apparemment inconciliables. Là où la guerre détruit des vies et annule des identités, la maternité répond d'une voix forte et impérieuse. Voix d'amour envers ses enfants, qu'il faut protéger et sauver, en tout temps et en tout lieu.

C'est le grand thème de « *Mater - La forza delle madri* », un concert-méditation qui s'est tenu à Venise, à la « Scuola Grande di San Rocco », le samedi 1er avril. Une occasion de dialoguer autour d'une maternité qui ne peut pas être niée ni rejetée, même en temps de guerre. De toutes les guerres.

Pour nourrir la réflexion au cours de cette réunion, les histoires de mères et d'enfants relatées dans le livre de Raffaella Calgario : *Tutta un'altra storia. La grande guerra raccontata dalle donne e dai bambini*. (2022, ed. Marcianum).

Le texte brise le récit traditionnel de la guerre pour mettre en lumière la perception d'une vie vécue par les femmes, les personnes âgées et les enfants, qui n'est pas toujours alignée sur ce qui est propagé par la presse officielle. En effet, la Grande Guerre dans les manuels italiens, et pas uniquement, a souvent été traduite par un récit qui recense les

forteresses et les batailles, qui calcule le nombre de victimes, de blessés et d'armes utilisées d'un point de vue fonctionnel de l'histoire nationale.

L'action violente de l'armée amie/enneemie contre les civils, l'absence de droits fondamentaux pour les populations impliquées dans le conflit, le déracinement, tant physique que mental, auquel des milliers et des milliers de vies ont été soumises, ont commencé à émerger dans les dernières décennies du XXe siècle, lorsque l'attention s'est focalisée sur ceux qui ont vécu les conséquences du conflit dans leurs propres maisons, et sur leur propre peau. Un conflit qui, pour les personnes qui vivaient au-delà des tranchées, signifiait le cantonnement de dizaines de milliers de soldats dans les villages, sur les places, dans les églises, dans les maisons privées, dans un partage de l'espace qui n'était pas toujours voulu, ni accepté.

Ce furent elles, les femmes, qui lavèrent, repassèrent, cuisinèrent pour les milliers de soldats. En silence, elles se mirent au travail avec bêche et pelle, creusèrent des tranchées, apportèrent des vivres au front, au péril de leur vie. Ce ne sont pas les armes qui les défendirent, mais la volonté, forte et décisive, de faire en sorte que leurs enfants aient un point de référence, qui leur

garantisse non seulement la nourriture, mais aussi l'unité dans la précarité. L'homme, qu'il soit au front ou émigré à l'étranger, n'était pas là. Il ne voyait pas, il n'agissait pas.

Certaines femmes ont eu le courage d'écrire leur histoire ici et là, sur des pages froissées de cahiers improbables, ou dans des journaux intimes cachés ; d'autres l'ont racontée après de nombreuses années, lorsque la douleur s'est apaisée et qu'elle est devenue un souvenir. Ce sont ces pages, souvent peu grammaticales, qui racontent la situation réelle dans laquelle ils ont vécu. La vraie, loin des intentions idéologiques ou propagandistes, comme celle-ci dans le livre :

